



La Vie autrefois

ABRASSO ! MOUDILLO !

ou un beau métier qui s'est perdu

A mon oncle,

Séverèn dé BASSO

dont Pierre Bayrou disait :

« éro lou pus crané fliscaïré
qué sé sio jamai bist aici ».

Beaucoup de Saint-Antoninois vont sourire quand je vais leur dévoiler que ce « beau métier » est celui de « pescaire » (pêcheur) aux engins. Chaque village, au bord de l'Aveyron et sans doute du Tarn et de la Garonne avait le sien. Noble-Val, lui, en possédait plus d'un. Dans ma mémoire, peu fidèle, se bousculent les noms sonores des Ricard dit Filin, Roussenac dit Coty (aucune parenté avec le parfumeur célèbre ou le Président de la République), Culoï mon voisin dont j'ignore le nom patronymique, Monginoux dit Chinon et plus loin, dans le temps, lou Catet del Douarré, Zephyrin lou Pigat, Phocion des Ondes, Blanquefort dit Jousépou, Main de Bone et bien plus près de nous Audouy Maurice, dit Burrou mon cousin. Que ceux que j'oublie me pardonnent.

Un beau métier qui, s'il ne nourrissait pas copieusement son homme lui procurait des satisfactions que ne peuvent comprendre ceux qui n'en ont pas goûté toutes les joies profondes. Un métier qui réveillait dans le pêcheur, les passions ancestrales, endormies par le progrès, de l'homme chasseur et pêcheur qu'était notre ancêtre de Cro Magnon. Est-il si différent de lui, celui qui, dans les rapides de Bone, non loin de l'abri sous roche de Fontalès ou de la grotte des Capucins essaye de capturer souvent par des moyens aussi rudimentaires que la plongée ou « gaounio », les barrages de pierres, le poisson qui se

dérobe ? Une même joie gonflait la poitrine de l'homme préhistorique quand, émergeant de l'onde, un barbeau dans chaque main et peut-être un autre dans la bouche, il était sûr d'apporter de quoi manger à sa progéniture blottie dans les abris de la falaise du roc d'Anglars.

Evidemment, l'ouvrier de la chaîne Renault ou Citroën, tourneur de boulons ou pistoléteur d'email, ne pourra jamais comparer son métier à celui de « pescaire » de l'Aveyron ; il n'en est que plus à plaindre. Et je ne parle pas des moments d'intense poésie que vivait, dans les claires nuits d'été, alors que descendent des collines surchauffées dans la journée, toutes les odeurs des buis, thyms, sauges, marjolaines, le pêcheur au filet qui braconait les « raches » (rapides) où la gent poissonneuse se donne rendez-vous. L'étrave de la barque fend silencieusement le miroir immobile de l'eau, quelques poissons surpris et apeurés jaillissent parfois comme des flèches d'argent. L'homme, à l'avant, solidement campé sur ses jambes, l'épervier déployé sur l'épaule, quelques mailles retenues entre ses dents, attend que son acolyte, qui conduit la barque, l'amène au milieu du banc frétilant des poissons dans l'eau maigre du rapide ; un coup d'épaule, un geste large de semeur et l'épervier se déploie, coiffant, tel un immense entonnoir, toute une bande de barbeaux, vandoises, chevesnes ; par petites secousses, le pêcheur ramène l'épervier à lui empêchant ainsi toute fuite. D'un geste sec, le filet est retourné dans la barque, libérant ses prises... Frétillement argenté sous la lune...

C'étaient des braconniers, oui, mais aussi, depuis des siècles, des fournisseurs de protéines, comme nous dirions maintenant, à des gens qui en avaient bien besoin. Protéines qui seraient irrémédiablement perdues dans la terrible et inéluctable chaîne alimentaire qui va du plancton en passant par tous les intermédiaires, poissons ou insectes, qui en constituent les maillons. Je crois qu'il est juste de ne pas laisser ignorer les services qu'ont rendus tous ces pêcheurs avant que, de notre ingrate mémoire, s'en efface le souvenir.

Tous n'étaient pas des saints, mais c'étaient des hommes durs à la souffrance lors des froides journées hivernales ou des caniculaires heures d'été ; ils ne goûtaient peut-être pas la monotonie d'une besogne régulière, mais peut-on les blâmer de lui préférer un travail qui, pour eux, était l'essence même de la liberté ? L'appât du gain ne les guidait pas ; beaucoup d'ailleurs avaient un métier secondaire qu'ils abandonnaient avec joie sitôt

que l'appel de la rivière se faisait entendre. Des hommes, vous dis-je ! Ceux que choisit le Nazaréen pour propager la Bonne Nouvelle, les pêcheurs du lac de Génézeth n'étaient pas, que je sache, les pharisiens, les prêtres, les bourgeois ou les puissants de l'époque.

Abrasso ! Moudillo ! Je me dois d'expliquer ces deux commandements. La pêche se pratiquait généralement à deux, le poseur de filet à l'avant, le conducteur de barque à l'arrière. Celle-ci en bois de sapin, légère alors mais peu solide, ou en chêne, indestructible mais lourde et ayant l'inconvénient de couler quand elle se remplissait d'eau, possédait souvent, au milieu, un caisson dont les ouvertures grillagées communiquaient avec l'eau libre de l'extérieur. Ce caisson permettait de conserver vivant, pendant assez longtemps, le poisson capturé. Il était recommandé alors de noyer la barque dans un léger courant pour aider au renouvellement de l'eau de la réserve.

On propulsait la gabare à l'aide d'avirons (rems) d'un mètre quatre-vingts de long environ non fixés au flanc du bateau. Le rameur avait soin d'appuyer sur sa cuisse la rame quand il voulait être silencieux. L'utilisation de cet aviron unique, sur le côté de la barque, était très délicate ; il fallait, à chaque coup, compenser, par une torsion adroite, la dérive provenant de la position latérale de la propulsion. Ce n'était pas du godillage, qui se fait tout à l'arrière, mais une manœuvre semblable à la conduite des canoës canadiens. Cela ne venait pas du premier coup, mais une fois acquise, la mémoire musculaire aidant, on conservait toute sa vie la faculté de faire filer droit, sans aucune dérive, la barque de pêche ; dans les rapides de Bone, quand le courant vous prenait par le travers, ce n'était pas toujours commode.

Abrasso ! c'est-à-dire ramène vers toi la rame, ce qui faisait tourner la barque vers la gauche si vous ramiez à droite. Moudillo ! éloigne de toi l'aviron, et l'esquif virait à droite. Ces deux cris étaient poussés par le pêcheur de proue soit pour éviter des rochers, soit pour diriger, vers un point, le bateau.

Les engins de pêche étaient assez nombreux. Les plus primitifs d'abord : les **nasses** ou **bergats**, **bergadélos** pour les petites ; fabriquées en osier et châtaignier, elles servaient à capturer les poissons des rives : tanches, carpes, chevesnes, perches, anguilles ; pour cela il fallait les poser l'ouverture tournée vers le bord et non vers le large ; quelques poignées de maïs ou de blé cuit en

assuraient une meilleure fréquentation. On pouvait aussi les placer dans les couloirs d'herbes, l'ouverture vers l'avail : très meurtrières alors pour les carpes et les tanches, surtout au moment du frai. On relevait les nasses avec un « gaf » (gaffe) qui était souvent employé à la propulsion ou pour effrayer le poisson et le faire fuir vers les filets. Il y avait aussi la **corde** en lin, soigneusement tressée et enduite de poix (pégo) pour la rendre imputrescible ; elle capturait surtout les anguilles et les barbeaux au moment des crues quand elle était eschée de limaces ou de vers de terre, ou des carpes quand on y mettait des fèves cuites. On « plaçait » la corde à la tombée de la nuit et on la relevait à l'aube car les anguilles, au lever du jour, se réveillent et en se tordant viennent à bout des filins les plus solides.

Les filets étaient au nombre de trois. **L'épervier** d'abord, **l'esparvier** le bien nommé, car il coiffe ses proies comme l'oiseau du même nom en tombant du ciel où l'a projeté, avec un geste d'une élégance souveraine, le pêcheur. Puis le **simplon** ou **araignée**, filet d'une hauteur d'un mètre vingt environ, aux mailles réglementaires de 27mm (tolérance 25 mm quand il était mouillé) plombé au fond par des olives passées dans un cordeau assez gros et soutenu par des bouchons qui soulevaient la nappe. Le pêcheur le plaçait souvent la nuit car son invisibilité permettait de nombreuses captures. La longueur variait d'une quinzaine de mètres pour les goujonnières (maille 9 mm) à 60 mètres pour les filets destinés à barrer une grande partie de la rivière (pas plus de 2/3), mais le pêcheur malin, par une manœuvre adroite terminait la pose en « escargot », labyrinthe où le poisson ne rencontrait comme fil d'Ariane que celui de la nappe dans la maille de laquelle il passait la tête et se prenait les ouïes. Deux filets ainsi placés en aval ou en amont d'un « rach » l'un à droite, l'autre à gauche, quelques coups de rame contre le bois de la barque judicieusement donnés (quelle maladresse, Monsieur le Garde !), voire la chaîne noyée (involontairement, bien sûr !) mais qui faisait un bruit d'enfer sur les galets du fond et le pauvre poisson n'avait plus que la ressource de se jeter dans les mailles traîtresses des filets qui barraient la route à toute fuite.

Le **tramail** ou **kémail** (kamal) était souvent moins haut que l'araignée. La nappe, retenue par des mailles plus larges, faisait des poches ou bourses où venaient se prendre les grosses pièces. Il servait surtout à capturer le poisson des berges réfugié dans les caves ; le pêcheur

l'en faisait sortir avec des tiges de saule ou de noisetier, très souples, qui fouillaient la rive dans les moindres recoins. On s'en servait aussi la nuit, dans les courants fréquentés alors par les gros barbeaux ou les carpes qui s'embouraient dans la nappe ce qui n'aurait pas été possible avec l'araignée. Il existait aussi le **birol**, sorte d'épuisette géante manœuvrée surtout de la rive les jours de grande crues, dans les remous ou les embouchures des ruisseaux, refuges des poissons quand l'eau monte.

Voilà pour les instruments qui, sans doute, depuis des siècles, avec de lents perfectionnements, ont servi à capturer les poissons de mon Aveyron natale ; quant aux hommes, je l'ai déjà dit, ce n'étaient pas des anges ; quelques-uns, peut-être, esquivait, autant qu'ils le pouvaient, la malédiction divine du travail, mais je crois que ce qui les rebutait c'était la monotonie d'un labeur quotidien soumis à trop de règles ; ils échappaient comme ils le pouvaient à l'astreignante besogne journalière et la pêche, avec ses aléas, ses espérances, ses déboires où, comme en amour, « on désespère alors qu'on espère toujours », leur tenait lieu de drogue, de stimulant dans une vie qui, pour beaucoup, n'était pas toujours rose.

Il existait, parmi eux, une certaine concurrence jalouse surtout si l'on empiétait sur le secteur qu'ils s'étaient arrogé. Main de Bone et Phocion ne voyaient pas d'un très bon œil une présence concurrente au-dessous du barrage des Ondes ou dans les rives de Manchocar. Même Blanquefort, dit Jousepou, qui ne craignait pas grand-chose, ou Filin, un vieux de la vieille, n'osaient se risquer dans ces parages-là sinon, peut-être, à la faveur d'une nuit sans lune ou par un temps épouvantable.

Les poissons de l'Aveyron de cette époque-là : barbeaux, sophies (brillos), chevesnes (cabossés), sièges ou vandoises, tanches, carpes, anguilles, goujons — on ignorait alors les ablettes, gardons, poissons-chats, brochets, sandres, calicot-bass et les perches — ; les poissons étaient vendus chez les particuliers, dans les hôtels ou colportés à la campagne. Les paysans d'alors ne connaissaient que la morue séchée ; aussi étaient-ils friands de poissons de la rivière. Leurs connaissances halieutiques très précaires firent qu'ils mangèrent beaucoup de sophies (brillos) baptisées avec aplomb cabossés (chevesnes) par le vendeur-pêcheur montrant pour preuve la teinte, vaguement rosée, des nageoires de cette espèce à la valeur culinaire douteuse. A chaque marché, la femme de Phocion Fages apportait, sous la halle, une grande

« desquo » (corbeille) de poissons capturés par son mari et c'était pour nous, les gosses, un émerveillement de les voir frétiller, encore vivants, car Phocion venait de les sortir de son vivier. une réserve qui lui permettait d'être le mieux achalandé des pescaires de l'époque. Le meilleur des pêcheurs aussi, du moulin des Ondes qu'il habitait, s'occupant des turbines qui fournissaient l'électricité à Saint-Antonin, il rayonnait sur un secteur allant de Cazals à Roumégous. La pose des filets, le lieu, le jour, l'heure, la façon d'y amener le poisson n'avaient pas de secrets pour lui ; c'était un maître ; on pouvait, pour cela, lui tirer le chapeau.

Maintenant, dans les marchés, deux, trois marchands proposent toutes sortes de poissons de mer, de truites d'élevage, des congelés et les chalands dédaignent les poissons de nos rivières. La profession de pêcheur se meurt même sur la Garonne où, bientôt, seuls les migrants, lamproies, aloses, esturgeons, saumons, truites de mer, piballes (petites anguilles) intéresseront encore les professionnels, et encore si les barrages des centrales atomiques ou autres, laissent remonter ces merveilleux poissons qui viennent, des grands fonds marins, se reproduire dans les gravières de nos rivières aux claires eaux.

Si l'on réfléchit un peu, on voit combien était insignifiante à côté de celle des grands barrages électriques, la nuisance de ces « pescaires » de l'Aveyron, honnis des pêcheurs à la ligne, méprisés des « gens bien » qui se régalaient pourtant de leurs prises, mais si utiles au pauvre monde pendant les grandes disettes du Moyen-Age ou de guerres de notre temps.

Aussi je crois que, pour le dernier des pescaires, le plus loqueteur, le plus « contreventionné », qu'il se soit appelé Jousépou, Filin ou Culoï, se sont grandement ouvertes les portes du paradis des pêcheurs et que le Portier avec un sourire indulgent, amical et... confraternel lui aura lancé au passage

Abrasso ! Moudillo ! moun fil.

Georges LINIERES

Décembre 1980

